

Bible : version hébraïque

En commençant, j'ai raconté comment, au moins à trois reprises, des groupes humains se séparèrent. Je reviens à mon début. J'invente à nouveau : un conte, si vous le voulez, un mythe, une histoire, une connaissance vraie, assurément un récit. Le voici. Parmi les abominables pirates et les braves gens qui sortirent d'Afrique et s'abandonnèrent les uns les autres allègrement, larmes et sanglots dans la gorge pourtant, une petite équipe, peut-être même un seul couple, au bout d'une errance dont je ne saurai jamais la longueur, accéda, par chance, à l'est d'Éden, non loin du golfe Persique, à un îlot, entre deux fleuves, sans prédateurs.

Un tel environnement peut contingentement se présenter. J'ai connu, sur la Garonne, une île-paradis d'où je n'apercevais que le ciel ; herboriste sur le lac de Biemme, Jean-Jacques en décrit une pareille ; assez récemment, des forçats que l'on y abandonna colonisèrent celle, vide et depuis dite de la Réunion ; voilà trois siècles à peine, une symphonie assourdissante d'oiseaux, volant par milliers d'espèces, aveuglantes de luxueux coloris, certains délicieux de chair, accueillit les premiers Maoris en une Nouvelle-Zélande déserte... Jules Verne et Robinson ne racontent pas que des balivernes. Disséminés sous toutes les latitudes, on

put découvrir des isolats heureux. Je répète donc, en la généralisant, une histoire, invariante par ces variations, qui eût pu arriver à n'importe quel groupe errant de par le monde, resté dans son voisinage ou voyageant au large.

Donc ici venu, en un nid entre deux bras, Euphrate ou Gange, Orénoque ou Congo... ledit couple ne trouva ni crocodiles ni tigres aux dents de sabre, ni insectes dangereux ni germes mortels, un climat clément, des arbres fruitiers en abondance, des sources non polluées, du gibier qui se laissait prendre. Arrêtons-nous, dirent-ils. Comme l'espérance de vie s'accroît avec la vie opportune, ils s'adonnèrent aux délices innocentes de l'amour et du langage, nommèrent les bêtes et les plantes, adorèrent, connurent un peu.

Que se passa-t-il, en ce paradis de rencontre, qui ne laissait rien à désirer ? L'origine douce d'une dureté ? Parmi les arbres à fruits bons à manger, la Genèse dit qu'une femme, Ève, l'une parmi ces chasseurs-cueilleurs dont nous connaissons aujourd'hui l'existence et dont je viens de suivre l'errance, chuta. Comment ? Je crois, quant à moi, que, géniale, elle entrevit les lois qui régissent la vie ; la vie, je veux dire la flore et la faune, plantes et animaux, le serpent et le pommier. Qu'elle en devina la cruauté. Qu'elle voulut s'en détourner. Qu'elle vit que, pourtant, nous ne le pourrions jamais. Qu'elle découvrit que la vie, impliquant la mort, donc le crime, vivait en état de péché.

Avant cet instant principal, le couple en question, mais aussi ses prédécesseurs depuis des millions d'années, ancêtres qui comptent à peine puisqu'ils

n'avaient pas découvert le secret de l'humanité, ces deux humains, dis-je, dont je veux raconter, à mon tour, comment et pourquoi nous avons raison de les appeler nos premiers parents, participaient, dans l'île d'Éden comme partout ailleurs, de manière naïve, native, charnelle, sauvage, archaïque, originelle, naturelle, vitale, supralapsaire... à cette existence primitive où, pourchasseurs et pourchassés aussi bien et comme eux, le loup mange l'agneau, où le condor enlève la chèvre, où la tigresse chasse la gazelle... sans états d'âme, où les lois de la jungle obligent à dépecer pour manger ou à mourir proie et nourriture, à tuer le rival mâle pour couvrir une femelle à sa place, à dévorer les petits de celle-ci pour qu'elle retourne en chaleur, où, sans conscience de ces lois, parfaitement darwiniennes, de l'adaptation, de la sélection, de la réussite du plus apte, de la multiplication de la descendance, chaque vivant les assume dans la plus pure innocence. Au commencement, nous vivions sous ces lois, bêtes et hommes d'avant l'homme. L'état de nature auquel les philosophes politiques se réfèrent, la nature évolutive, telle que les néodarwiniens la décrivent, nous les voyons déployés dans le cratère du Ngorongoro, par l'*outback* australien... Édens dont le jardin se perpétue sous nos yeux, territoires où se déchirent d'impeccables tueurs.

Enfin une femme vint, que nous convenons de nommer Ève. En une révélation qu'on a pu dire transcendante, et que je ne vois pas comment, admiratif de sa génialité, appeler autrement, elle prit conscience de ces lois terrifiantes, du crime qui se cache au sein de l'innocence. Elle ne put plus supporter ce paradis, cette nature, cet état, ce temps évolutif, où

la mort fait vivre la vie, où la vie continuée nécessite la mort que l'on donne. L'hominisation débute avec cette intuition, cette révélation, cette chute, entendez par là cette reconnaissance mélancolique, désespérée, tragique de l'inévitable horreur des lois qui régissent moins l'état de nature – imbécile oxymore qui suppose l'assiette statique d'un état qui n'eut jamais lieu ni temps alors que nous vivons dans le déséquilibre continué de ce qui ne cesse de naître – que l'évolution naturelle. Dégoûtée de tuer, criant de douleur devant les nécessités qui font survivre les vivants, face à l'obligation de s'y soumettre, nourrissant soudain l'espérance insensée de leur désobéir, l'humanité, en elle, par elle, après elle, bifurqua brusquement.

Je rêve qu'Ève rêva comme Isaïe le fit : « Le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau. Le veau, le lionceau et la bête grasse iront ensemble, conduits par le petit garçon. La vache et l'ourse paîtront ; ensemble se coucheront leurs petits. Comme le bœuf, le lion mangera de la paille. Le nourrisson jouera sur le repaire de l'aspic, sur le trou de la vipère le jeune enfant mettra la main. On ne fera plus de mal ni de violence sur toute ma montagne sainte... » (Isaïe, XI, 6-9). Ève rêve de cette deuxième innocence pour qu'elle trouve criminelle la première : celle où le vivant, hétérotrophe, se trouve obligé, pour manger un autre vivant, de le mettre à mort d'abord. Pour ne pas tuer de bête, Ève se contente de croquer la pomme. Ainsi perd-elle l'innocence des autres vivants, impeccables assassins.

Au sein même de la vie, l'Éden contenait le Mal, lié à celle qui le connut. Comme un rameau jaillit du tronc, l'humain sort des normes naturelles

et mortelles, lorsqu'il prend conscience des lois abominables de la vie brutale. Il émerge de haïr la mort et la violence que la lutte pour vivre porte en elle. Notre mère eut le courage transcendant d'approcher au voisinage de ce feu, brillant et brûlant, de la pomme délicieuse et du serpent répugnant. Je tue pour manger ; tous cherchent à me tuer pour prendre ma pitance, mes femelles et ma place ; je me vois obligé de céder à ces lois, naturelles, mais les trouve atroces et en conçois, lorsque je m'y plie, ou un plaisir pervers ou un dégoût nauséeux et, alors, une ineffaçable culpabilité... désir de la pomme, poison du serpent. L'homme, en nous comme en moi, naît du saut hors l'innocence, hors la nudité des tueurs impeccables : de ce Mal qui n'existait point avant qu'il le reconnaisse.

Je raconte, ici, de nouveau, un récit. Vrai ? Cette histoire d'Ève eut-elle lieu et temps ? Une fois ou mille, hier, voici des milliers ou des millions d'années, ici ou ailleurs ? Nul n'en témoigne ; je l'ouïs seulement lire ou réciter. Je ne la prétends pas d'histoire, comme on dit, ni d'exacte expérience, encore moins de logique rigueur. Cependant son récit sonne juste : dense de sens, il émane d'une connaissance profonde, de la certitude irrécusable qui ne cesse, en nous, de concerner la vie : nous la savons aimable et haïssable, bonne et criminelle, douce et dure, belle et hideuse, innocente, coupable, enthousiasmante, dévastatrice. Nous nous laissons aller à ses lois nécessaires et jugeons alors nos actes répugnants. Puis-je récrire la Genèse en langage darwinien ? Oui. N'importe qui porte le nom d'Ève, héroïne du récit ; toi, moi,

nous, vous, femme et mâle, trouvant le péché dans l'innocence. Puis-je prétendre vrai mon récit ? Vif, excitant, heuristique surtout, il ouvre la voie de chercher plus avant.

Ainsi ne puis-je plus ne pas croire au péché originel, tant guerres et meurtres traversèrent ma vie, mes souvenirs d'existence et d'histoire, ma culture, tant cent tueries nous firent connaître l'abomination pérenne, non plus de l'état de nature, non plus seulement de l'évolution darwinienne, mais de l'histoire violente qui, en portant toujours la trace, reste en état de ce péché-là. Combien se prétendent hominiens et jouissent pourtant de se tuer les uns les autres, en faisant semblant de croire ces tueries nécessaires, sans avoir quelquefois besoin de manger. Je crois au péché originel, à la reproduction, sans cesse présente, de sa violence. Il oppose à la fois un obstacle permanent au processus d'hominisation, mais il lui permet une reprise continue, tant il engage la lutte à mener sans trêve pour en éloigner la terreur, toujours revenante. Je crois, de plus, pouvoir le nommer originel, parce que, de lui, l'hominien se leva : de prendre sur lui la culpabilité des lois, innocentes et darwiniennes, de la vie ; de souffrir de mourir ; d'avoir honte de tuer ; de savoir pourtant qu'on ne peut pas vivre sans manger, donc sans mettre à mort, sans aimer, donc sans risquer le refus, donc sans avoir de rival, donc sans danger de meurtre... de savoir enfin qu'il ne pourrait jamais plus vivre sans larmes. Ainsi naquit-il inconsolable. Nos exploits – de connaître ainsi les règles sélectives, Abel inventa l'élevage et Caïn l'agriculture – et nos pleurs intarissables – le meurtre pourtant reprit entre ces frères – coulent de

la source du péché originel. Nous ne pouvons nous consoler de ce que jamais n'adviendra le deuxième rêve prophétique d'innocence. J'entends Ève secouée de sanglots, comme moi.

Alors, exclu de l'Éden, quittant à jamais les deux innocences, la criminelle, de fait, et la paisible, de rêve, l'humain, d'un même cœur, aima la vie et la détesta. Cet amour-haine de la nature et de la vie nous expulsa du paradis. La bifurcation hominienne, la voilà : chute et exclusion, chute du haut de l'inconscience animale, expulsion de l'évolution de nature où l'on tue sans états d'âme. Le rameau de notre espèce bifurque à partir de cet écart à la nature et aux lois de la vie. Dès la prise de conscience de la mort impliquée par elle et ses tueries sanglantes, nous perdîmes l'innocence. Le péché originel, auquel nous ne pouvons pas ne pas croire, tant il se répète au cours de notre histoire, si complaisante à conter la violence, si persuasive de la trouver nécessaire, tant il se répète au cours du temps, dans les rapports collectifs, à l'intime même de notre conscience, le péché de violence gît à la racine même de la vie impeccable. Elle impose de s'alimenter, de se reproduire, d'évoluer, donc de mourir et de tuer, au moins de tuer pour ne pas mourir ; j'ai devant moi, comme objet plus que vrai, irrécusable, comme problème, plus qu'insoluble, comme émotion, plus que bouleversante, ce mélange d'horreur et d'attrance, nous avons comme horizon l'amour-haine et la vie-mort. La première connaissance, préalable à la vérité, la voilà, sur l'arbre aux bifurcations. Darwin lui-même la connut et, devant elle, lui aussi s'émut.

La page qui précède, je l'ai conjuguée à loisir en mélangeant librement plusieurs sujets : je, tu, nous, et l'homme, en premières personnes. Récit subjectif, collectif, cognitif et objectif. Qui aurait aujourd'hui, par exemple, l'audace ou la naïveté de prétendre que l'homme naît bon et que la société le pervertit ? Je ne crois pas en ma bonté native ni, pardonne-moi, en la tienne, même si je t'aime, car j'ai ouï le génie de tes fureurs ; nul ne croit plus en la bonté d'aucun collectif – citez une société qui ait réussi à maintenir son histoire sans crimes ? –, ni en celle de l'homme en général, sauf en celle de ces innocents assassins supralapsaires, qui ne savaient ce qu'ils faisaient... pour rendre responsable du Mal la malignité de tel individu ou de la société, encore que les relations humaines combinent et multiplient celle qui hurle en chacun de nous. Je ne crois donc pas que le Mal provienne de l'un des sujets, je, tu, il, nous, vous, à l'exclusion des autres, innocents, ni, à la limite qu'il vienne de tous. Ni du diable à l'exclusion de Dieu. Ni de Dieu. Il vient de la vie.

Jadis et naguère, les philosophes construisirent un tribunal pour y faire comparaître tel ou tel, responsable du Mal. Je ne trouve, quant à moi, aucun sujet coupable. Ou, d'une façon, je trouve, quant à moi, tous les sujets coupables, y compris moi, puisque tous les sujets naquirent de la culpabilité, de la connaissance évidente de l'état premier d'innocence comme état criminel. Je crois le Mal objectif. Il émane de la vie, de l'évolution, des lois biologiques, de la sélection dite naturelle, de la mort constante qu'implique la perpétuation des vivants. Comme la pluie, le vent, la neige, la tempête et la

canicule, la vie et ses lois demeurent innocentes, au jardin d'Éden comme au désert de Gobi, tant qu'elles ne rencontrent pas un sujet quelconque, Ève connaissante par exemple, sujet qui naît de cette rencontre et du sursaut d'amour et du hoquet d'horreur qu'elle ou il éprouve devant la vie et ses lois. Je crois donc le Mal objectif, subjectif et cognitif. Ce sujet nouveau-né ne veut plus mourir ni tuer ; il le doit pourtant s'il veut survivre. Il recule épouvanté devant ces contradictions, devant ce hasard et cette nécessité.

Ce recul, cet écart, cette chute, cette expulsion de l'innocence, voilà le rameau, la bifurcation hominiens. L'individu, le groupe, l'espèce, je, nous, tous... naissons, là, humains. De toute nécessité, je dois, nous devons négocier sans cesse avec la violence et la mort, au même titre que tout vivant de ce monde, mais je pleure, nous gémissons, je me tords de douleur, nous hurlons de culpabilité... de le faire : l'homme naît de faire violence et de se faire violence. Le sujet naquit de là. Tu ne tueras plus. Face au Mal de vivre, plongé, mains et pieds liés, dans la malignité, dans la méchanceté de vivre, l'homme universel commence, en tous les îlots-Édens disséminés de l'Euphrate à la Garonne et du Gange à l'Orénoque, avec cette double souffrance vécue à la fois et en temps réel par l'individu et le collectif. Il émerge des angoisses du *je*, du *tu* et du *nous*.

De plus, face à ce nouveau sujet, l'objet, de nouveau proprement humain, provient aussi de la mort, reçue ou donnée. L'écart à la loi de la vie forge, certes, le sujet, lorsque le vivant accomplit cet écart ; et ce sujet forge l'objet, puisque, face à moi, face à

nous, face à l'homme, gît le premier objet, cadavre sans nom.

Je dois clarifier cet écart, que la tradition scripturaire qualifie de chute ou de péché originel. Cette bifurcation éloigne les hommes de l'innocence des plantes et des animaux. Du fait, patent, que nous admettions le darwinisme scientifique et que nous repoussions avec horreur le darwinisme social, ne devons-nous pas voir une preuve que nous distinguons, avec autant de dégoût que de clarté, l'écart qui sépare la loi nécessaire qui asservit la vie, de la liberté, salvatrice et fragile, de l'histoire humaine ? Non, nous ne nous soumettrons pas aux lois de la jungle.

Mais pourquoi dire chute, puisque, au contraire, ledit péché suscita l'homme hors le bestial, alors que ladite innocence livre la plaine et la forêt à toutes les cruautés, au bain des bêtes dans le sang ? Parce qu'en s'écartant de la tuerie pure, la culture qu'induisit la chute qualifia ce meurtre d'impur. Ève trouva la loi de s'assassiner immonde. L'homme naquit de la mort souillée. L'humain émergea de se trouver sali par la mort, infecté par la violence. Je ne dis pas que la culture ignorera le meurtre, mais, au moins, tuer lui posera une question ; qui, alors, la posera ? Dieu, sans doute, car Dieu dit : Caïn, où est ton frère Abel ? Il faudra répondre ; qui devra répondre ? Le terme de responsabilité vient de cette question-là. Nous voilà, en ce sens, responsables du Mal, puisque seul notre œil, seule notre âme nouvelle-née, le virent et le lurent dans l'innocence des tueurs sans âme ni regard.

Cet écart, cette bifurcation eut lieu, a toujours lieu, ici et maintenant, sous une émotion qui bouleverse comme une vague de fond. Elle tombe sur mon ventre comme sur l'utérus d'Ève. Il faut cette tempête pathétique pour que l'hominisation commence, pour que se forment les sujets, se forgent les objets, dont les rapports se développeront et donneront naissance à des connaissances. Cette émotion, auprès de laquelle toute autre passion me paraît froide, se développera et donnera naissance aux jouissances sadiques, aux pitiés surnaturelles, à des cruautés sans exemple chez les bêtes, à des charités dont l'état d'innocence ne connut pas le moindre degré. L'homme se métamorphosera en tyran abominable et doux humanitaire ; il courra en cliques de pirates et en ordres mendiants ; vivra le sexe tortionnaire ou de sublimes amours ; souffrira le mélange tragique du Bien et du Mal, si souvent indissoluble. Les connaissances les plus raffinées ne nous sauvent pas de ces atrocités, puisqu'elles se forment et se forgent ensemble. Le moteur permanent de nos développements reste cet écart à l'évolution que nous ne devons pas cesser d'ouvrir, cet abandon aux lois mortelles de la vie, plongé dans un refus horrifié de les suivre : les cultures se construisent de négocier sans cesse la mêlée originaire et innommable de violence atroce et d'amour universel.

Le processus d'hominisation n'a besoin, pour se clarifier, que des lois darwiniennes et de leur subit rebroussement dans les gestes d'un sujet, né soudain à la science de leur cruauté, né soudain de la conscience de leur abomination. Le Grand Récit raconte la bifurcation de notre rameau, mais

beaucoup de récits religieux la disent aussi et tentent d'en rendre raison. Que certaines religions aient eu, un moment, horreur, à leur tour, de ces lois, se comprend aisément, puisque l'homme, je ne peux cesser de le répéter, naquit de s'en séparer en leur obéissant, puisque l'homme naît en permanence de la douleur qu'il en ressentit. L'homme fait écart à l'évolution. Darwin lui-même le pensa, le nota, le sut, le soutint, en gémit. Sans cet écart, l'hominien n'eût pu naître, il n'eût pu connaître, il n'eût pu pécher ni prendre pitié. Je me sépare des lois de la vie, donc je désespère et tressaille de joie. Je délaisse les lois de la vie, donc, libre, j'agis et choisis. Je m'écarte des lois de la vie, donc je pense et connais. Au commencement et en temps constant, action et pensée se mêlent indistinctement à cet affect bouleversant. Elles se fondent sur lui. J'en mourrai inconsolé.

En égrenant quelques épisodes, comme le jardin d'Éden, la chute et l'exclusion, le meurtre d'Abel par Caïn... la Genèse raconte, de manière fine et forte, cet écart brutal par rapport aux lois évolutives qui fit de nous les hommes que nous ne cessons de devenir. Le récit religieux s'approche de la science et de son Grand Récit, plus que l'on ne croit ; et quand la religion s'oppose au darwinisme, il et elle ignorent qu'elle le confirme et réciproquement. Ces luttes excitent les plus sots de ceux qui préfèrent le conflit à la pensée, la colère à l'invention.

En s'opposant aux lois de la vie, l'homme naît, aussi, connaisseur de ces lois. Désireux de s'arracher aux règles de la jungle, l'homme finit par connaître les lois darwiniennes de l'évolution. Nous portons

sur les épaules les lois de l'innocence darwinienne, nous y obéissons, mais avec une telle honte, une telle culpabilité que nous bifurquons brusquement des cinq ou sept règnes vitaux. Nous ne vivrons jamais plus comme des vivants innocents. Le darwinisme social nous ramènerait à l'innocence bestiale de monstres assoiffés de sang ; appliqué, il précipiterait l'humanité, désormais munie d'armes globales, à l'éradication. Si nous réduisions notre écart, si nous revenions aux lois de la vie, par exemple à l'eugénisme, nous ne survivrions pas ; car l'innocence suppose l'ignorance. Nous ne pouvons plus ne pas connaître ; le savoir devient la condition humaine. Reconnaissons enfin comment les racines du savoir avoisinent celles du Mal.

La chute ou l'écart ouvrent un espace hors la vie, nommé de dix noms : collectif, pour les cultures ; subjectif, pour la conscience ; cognitif, pour l'esprit et la connaissance ; objectif, pour la science... ou, encore : pensée, liberté, humanisme, éthique, spiritualité... Importe peu l'appellation de ce monde neuf ; il s'agit simplement de le voir s'ouvrir, de le tenir ouvert. Je redoute parfois qu'il se ferme, tant nous subissons la délicieuse tentation de revenir aux lois de la vie, d'y retomber, d'y rechuter, de s'y laisser aller. Nous devons recommencer tous les matins le processus d'humanisation, l'ouverture de l'écart. Oui, nous devons en temps réel quitter la vie en y demeurant ; haïr la vie en continuant à l'aimer ; négocier sans arrêt un mélange doux-amer, extatique et douloureux, de meurtre et de cuisine, de rires et de larmes, de violence et de paix chèrement acquise, d'innocente sauvagerie et de culture fine, un des deux

attracteurs nous écartant de l'autre, mais toujours plongé dans l'autre.

Du néolithique et d'aujourd'hui même date une seconde étape, celle de l'autoévolution : notre timide maîtrise contemporaine des lois de la mutation suit directement de l'autre timide maîtrise des lois sélectives, par l'agriculture et l'élevage : Caïn, cultivateur, et Abel, pasteur... figurent ensemble ce début, avant le relais d'aujourd'hui. Non seulement nous savons raconter le Grand Récit, mais, connaissant la double dynamique de l'évolution, nous agissons sur la sélection et la mutation. Par-delà l'histoire, une fois de plus mise entre parenthèses, nous renouons avec le néolithique, avec cette origine que je récite.

D'une certaine manière, nous répétons, là encore, le début d'hominisation que je viens de tenter de décrire, dont la date, ancienne, retentit, comme en harmonie, avec celle-ci, lointaine et proche à la fois. Par une boucle formidable, nous revenons au commencement, quand d'inimaginables ancêtres accomplirent cet écart à l'évolution, nous entraînant à le maintenir, quoique notre destin restât lié à ses lois. Car aujourd'hui, renouant avec les gestes ancestraux des inventeurs de l'agriculture et de l'élevage, nous complétons, par une mainmise sur la mutation, leur mainmise sur la sélection. Devenant hommes, nous avons quitté l'évolution, en y restant collés ; nous la quittons une seconde fois, en l'objectivant dans des techniques. En deuxième génération, notre génétique revisite la Genèse.

Les OGM, le clonage, les nanobiotechnologies, le danger d'eugénisme... soulèvent des angoisses aussi

lourdes que l'émotion qui accompagne le péché originel. Ayons le courage de cette comparaison : nous portons connaissance et violence dans les processus de naissance. Une nouvelle fois se jouent l'origine de l'homme, celle des vivants et leur évolution ramifiée. Nous nous écartons, une seconde fois, de l'évolution naturelle, d'une manière « naturelle » de naître, nous quittons l'innocence reproductive, la loterie hasardeuse de la « nature », des traditions millionnaires. Nos successeurs diront-ils plus tard qu'aujourd'hui nous avons quitté, nous aussi, le paradis ?

Écartés déjà du sang versé par les morts qu'entraînent la sélection, chasse, rut et compétition, percevant ce sang comme criminel et celui qui le verse comme peccamineux, nous nous écartons aujourd'hui, en manipulant la mutation, du lien de sang et de ses lignées généalogiques, nous devenons tous, peu à peu, des parents adoptifs.

L'humanisme suppose que nous connaissions l'homme. Nous pouvons désormais le raconter, d'abord. Nous récitons aisément son origine africaine, ses aventures dans le monde entier, ses habitats divers. Mais nous ne faisons pas que de la littérature, nous analysons aussi et pouvons combiner les éléments qui constituent l'homme. Nous savons répondre deux fois, en récits et en équations, à la question : d'où venons-nous ?

Si « nature » signifie ce qui va naître, alors nous pouvons dire pour la première fois que nous connaissons la nature humaine. Nous la connaissons à la fois dans le temps du récit évolutif comme dans

celui de sa constitution. Nous savons où l'homme naquit, d'où il partit, quand et comment il quitta ce berceau, par où il passa, vers où il se dirigea, où il s'installa. Premier récit, le grand, dont j'ai dit, en Préface, quelques fragments. Je viens de raconter, ici, comment, à partir des lois mêmes de l'évolution, il devint l'homme que nous connaissons. Je dirais volontiers iréniques mes récits, capables d'apporter la paix en des batailles inutiles.

Mais nous savons, de plus, et de manière pratique, à partir de quels éléments l'homme se constitua et se développa, comme tous les vivants. Autre et même récit, celui des sciences les plus dures. Grâce à lui, nous pouvons enfin mettre la main sur ces éléments. Et si savoir veut dire pouvoir changer, nous pouvons enfin le changer si nous le voulons. Nous pouvons faire naître l'homme ainsi que tous les vivants. Nous le fîmes naître une première fois, comme le racontent les paléo-anthropologues ; nous le fîmes naître une deuxième fois, lorsque nous l'arrachâmes à l'évolution ; nous pouvons le faire naître aujourd'hui, une troisième. Il naîtra peut-être de cette nouvelle puissance et des problèmes qu'elle pose, de l'écart que nous adopterons devant cette possibilité. Nous connaissons, je le répète, la nature humaine au sens où le mot nature désigne la naissance : nous naquîmes d'une mutation d'ADN ; nous naquîmes en Afrique ; nous naquîmes, en Éden, de souffrir et de refuser la violence exigée par la vie ; nous naquîmes de culture et de parler ; nous naquîmes de connaissance et de volonté libre ; nous allons peut-être naître de technique.

Pour toutes ces raisons, l'humanisme vient de naître. Je le répète, par-delà l'histoire qui ne nous

apprend presque rien d'utile sur cette question, il nous ramène à toutes nos origines : biochimique, paléoanthropologique, évolutive, technicienne... « naturelles » et culturelles. Cela ne signifie point le bonheur sur terre, mais l'ouverture d'une nouvelle conquête, d'une nouvelle lutte contre un avenir étrange, aussi étrange que celui qui s'ouvrit à Lucy ou à l'une de ses pareilles ; que celui qui s'ouvrit à Ève et Adam, lorsque leur premier écart leur fit quitter le paradis de l'innocence criminelle et « naturelle », pour se lancer dans un monde inconnu et libre ; aussi étrange que celui qui s'ouvrit devant Abel et Caïn, le saint et le meurtrier, lorsqu'ils dominèrent pour la première fois la sélection naturelle, par l'agriculture et l'élevage.

Nous ne savons pas où nous allons, mais, pour la première fois, nous savons vraiment d'où nous venons et parfois pourquoi. Nous tenons au moins un savoir dont l'assurance nous permet de prévoir que la violence et la mort ne cesseront jamais de nous accompagner sur ce nouveau sentier malaisé à tracer, entre et contre elles deux, vers la vie et la paix.

Fables : version grecque

Par vent arrière et mer belle, ils naviguaient à grandes journées au milieu de la mer Intérieure quand, un matin ordinaire, la vigie annonça terre droit devant. Ulysse le pacha n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles, aucun pratique n'ayant jamais signalé d'île en ces parages. Pourtant, un éperon rocheux tremblait, sous le soleil, à l'horizon. Brassant les voiles et laissant aller sur l'erre, ils jetèrent l'ancre dans une anse au sable noir. L'équipage descendit

à terre pour l'explorer, sous le contrôle des officiers du bord.

L'île appartenait à une femme, Circé, magicienne, qui portait le nom du faucon qui tournoie au-dessus de ses proies, en cercles, comme en un cirque. Elle les reçut dans sa résidence et leur offrit, pour célébrer l'accueil, une boisson au goût étrange. Quoique, en racontant à l'hôtesse ses voyages vers des terres inhabitées, Ulysse en bût, il demeura stable sous sa forme humaine – il avait reçu d'Hermès un remède qui le préservait de tout poison – pendant que ses matelots, sous l'effet d'une potion qui leur donnait le tournis, se transformaient en pourceaux. La langue française dit aussi bien : ils tournèrent porcs.

Ainsi chante l'*Odyssée*. Mais Homère comprend mal et ne finit pas le récit. La Fontaine le reprend et continue, en traçant un second cercle. Ulysse vantait donc ses exploits, pendant que ses matelots, sous l'effet d'un poison qui leur donnait le tournis, se transformaient, dit sa *Fable*, qui en mouette, qui en serpent, l'un en loup, l'autre en lion rugissant ; toute une ménagerie s'échappa soudain de la demeure pour envahir l'île, l'eau et l'air. La porcherie tourna en zoo. Chacun se collette avec sa propre bête.

Ulysse resta tel quel. Haut de taille, large d'épaules, bon conteur à la langue fertile et aux yeux lumineux, il se mit à réjouir la solitaire. Au cours des nuits qui suivirent, il se révéla même un amoureux maniable. L'enchanteresse s'enchanta de ce compagnonnage et rêva peu à peu de ne plus s'en passer. Finaud comme un Grec, il le devina. Et, par l'une de ces nuits douces où s'enivrent les amants par dialogues et caresses, il finit par avouer à la maîtresse

des enchantements qu'il s'ennuyait ferme de ses compagnons et désirait les voir revenir à leur forme primitive d'hommes. Énamourée, elle accepta, mais à la condition qu'Ulysse leur demandât s'ils désiraient eux-mêmes revenir sur la métamorphose, bref qu'ils fussent libres de la décision.

Alors Ulysse entreprit d'aller voir le lion, qui lui répondit : « Tu te moques. Roi des vivants, sans rival ni prédateur, je dévore qui je veux ; lance mes lionnes à la chasse ; tout ce qui bouge s'incline devant mes griffes et s'angoisse de mes rugissements. Pourquoi me laisserais-je retransformer en obéissant bosco, risquant la peine de la bouline, mal couché, mal nourri, serviteur ? » De même alla-t-il consulter la mouette, qui lui répondit : « Tu plaisantes. Je plane, considère la terre et les plages de haut, hante les zones suprêmes de l'air, me nourris à volonté de ce qui nage, en jouissant de plonger comme la foudre sur mes proies. Peux-tu croire que j'accepterai jamais de redevenir esclave, à hisser la voile au sifflet ? » Ainsi alla-t-il questionner le cerf, qui lui répondit : « Tu veux rire. Je domine les forêts de mes bois et dix biches de mon sexe ; je cours les halliers ; il m'arrive même de semer, à randon, des meutes de trente chiens bavant à mes trousses. Non, la vie sauvage me rend plus heureux que le mal de mer à bord. » Ainsi le pacha s'épuisa, d'autant de façons, à proposer la même libération à l'araignée, au sanglier, à la vipère, à la carpe et même au ver de terre... tous, sans exception, lui répondirent qu'ils préféreraient demeurer en l'état. Solitaire, il revint chez Circé, dépité. Elle riait.

La Fontaine, vieilli, s'arrête là, comprend un peu mais, lui non plus, ne finit pas l'histoire. Certes,

d'avoir absorbé le breuvage de Circé, les matelots tournent, chez lui, cigale et fourmi, corbeau et renard, loup et agneau, lion et moucheron... À son tour, et plus enchanteur encore que la magicienne, il métamorphose les cochons d'Homère en tous les animaux des *Fables* d'Ésope et des siennes propres. Son quasi dernier poème, au dernier livre, le douzième, où il varie ainsi sur l'histoire homérique, semble tirer la morale de ses *Fables* préalables, en montrant avec quelle aise enchantée les hommes descendent dans la peau des bêtes, mais combien, au contraire, ils se dégagent mal de cette enveloppe d'espèce. Voyez combien j'ai raison, semble-t-il dire, de m'adresser à votre nature commune de renard, héron, cigogne ou colombe plutôt qu'à votre rareté d'homme ! Votre liberté consisterait à vous dégager de cette bestialité, si partagée, à vous libérer enfin de mes *Fables*.

Comme il ne dit pas cela, je reprends le récit, en traçant un troisième cercle, pour tenter d'achever à sa place. En riant, donc, Circé, à son amant, dépité : « Pour métamorphoser tes marins en bêtes, dit-elle, il faut les pousser à peine ; ils y retourneraient d'eux-mêmes, comme à leur désir. Aucun secret ne se cache en mon breuvage ; tu pourrais leur donner de l'eau pure, les buveurs deviendraient aussi vite requin, crapaud, ours, vautour ou loup. Il suffit parfois d'attendre : le temps et l'âge les transforment de la sorte. Ils vieillissent dingos ; elles meurent paons. »

Honteuse de paraître moraliser, l'enchanteuse arrêta un discours dont le cynisme séparait de ses bras son amant, pensif. Dans la nuit lumineuse et devant

la mer amère au sourire infini, Ulysse comprenait pour la première fois cet épisode étrange de son *Odyssée* : comme au jeu de l'oie, son vaisseau venait de s'abîmer, corps et biens, dans le puits commun de l'animalité. L'équipage et lui devaient-ils repartir à zéro, recommencer le jeu de la vie et de l'évolution ? Il mesurait l'attraction bestiale irrésistible qui inverse notre errance vers l'homme, qui nie, freine et contrarie les avancées de la pédagogie dont il écrivait sur les vagues divines les lignes.

J'insiste : d'un poids gigantesque, la mémoire de la chair vive nous ramène énergiquement des millions d'années en arrière ; nous redescendons à l'aise l'arbre des espèces d'où nous émergeâmes difficilement. Qui a chance de vivre homme meurt souvent insecte sec ou pieuvre grippe-sou ; chacun crève de sa propre bête. Mais la métamorphose directe, le devenir-homme à partir de l'animal, quelle ascèse, quelle ascension ! En une vie, comment arriver à reparcourir, pour soi-même, le chemin de l'hominisation qui, pendant des millions d'années, traversa chasse et violence, faim et désert, mer et soif, sueur et labour, exercice et piscine, courage et chantier, apprentissage, école, intelligence et science... plus l'adaptation à l'autre, au lit ? Qui ne préférerait recevoir, une fois pour toutes, griffes et crocs, innocence et dominance, saisons assignées d'amours ?

Oui, la légende d'Ulysse et de ses compagnons, tombés dans le puits aux bêtes, et variée si intelligemment par La Fontaine en sa fable, même si ce dernier ne la finit pas tout à fait, retrouve, ici et enfin, un fragment majeur du Grand Récit, qui, lui-même, la précède, la prolonge, lui donne sens

et la suit : lisez en cette histoire, étonnamment conservée d'âge en âge, de langue française en grec et d'écriture en tradition orale, la longue et difficile patience de l'hominisation, évaluez combien coûte notre délivrance par rapport aux origines évolutives et la gratuité foudroyante de la retombée. Combien inutile et nuisible se révèle ce verbe être dans la question : qu'est-ce que l'homme ?, puisque nous ne cessons d'avancer vers lui, douloureusement, et de rechuter, soudain et de volonté gaie, vers la bête.

Une brusque bifurcation me fait prendre la tangente pour finir : si chaque fétiche montre comment un homme ou une femme luttent, victorieusement ou en vain, pour émerger de l'animal intimement mêlé à son corps, ce conte raconte l'intégralité des fétichismes sans paroles. Que voici.

Fétiches : version avant toute écriture

Serpent à plumes au visage de vieillard, Quetzalcóatl exprime-t-il, avant nos darwinismes, l'idée que les oiseaux sortent des reptiles et que le *sapiens* évolue par après ? En un bloc unique, cette chimère amalgame-t-elle un compte-temps des espèces ? La pyramide aztèque dresse-t-elle ainsi une échelle temporelle, un résumé d'évolution ? Ce jaillissement vertical du vivace en sa longue durée montre-t-il, ici, dans la Tenochtitlán dévastée, qu'indépendantes de nous, les civilisations que nous détruisîmes savaient la vie évolutive mieux que nous et avant nous ?

Couché à plat ventre, les quatre pattes repliées, voilà le taureau ; comment cette bête de terre peut-elle se doter, elle aussi, d'une tête de patriarche

barbu ? En faisant pousser des ailes dans son dos. Ainsi pourra-t-elle voler, par degrés, vers le temple, passer son seuil, monter à l'autel et, recueillie, se métamorphoser en *sapiens* ou sage. *Introibo ad altare Dei*. Devant les ziggourats mésopotamiennes, l'ancêtre des chérubins, ce *kéroub* à trois corps, quadrupède, volatile et humain, statue dans l'immobilité la même évolution : pour aller des sabots à la pensée, il faut deux ailes au moins ; pour transmuier un bovidé en sage méditatif, il faut passer par l'aigle. Alors, comme lui, vous et moi, transportés par les airs au-dessus de sa porte, irons en son temple adorer l'Éternel. Comme cette chimère garde, elle aussi, l'accès à un lieu sacré, nous n'hésitions point, jadis et naguère, à en déchiffrer le sens par images, interprétations, symboles... religieux. Et nous parlions aveuglément de fétichisme, de polythéisme, d'idole, comme dans le cas de Quetzalcóatl.

Savions-nous clairement ce que nous disions ?

Récentes, ces deux représentations évolutives rappellent un art pariétal plus ancien : au paléolithique supérieur, voici environ vingt mille ans, le fameux sorcier de la grotte des Trois-Frères, en Ariège, France, porte déjà une tête de renne ; à Lascaux, des Cro-Magnons peignirent, dans la scène du puits, un autre corps d'homme à chef et bec d'oiseau. Les gravures d'Afrique australe qui représentent des doubles semblables, moitié hommes et moitié animaux, datent, quant à elles, de trente mille ans. Certes, nous ne savons pas interpréter de telles énigmes : symboles ou rites ? Mais comprenons-nous mieux Aztèques et Assyriens ?

Que se renverse la perspective : au lieu de raconter qu'une religion quelconque, fétichiste, polythéiste, païenne, que sais-je, vénère ces mélanges de bêtes et d'humain, les respecte, les prie – je le répète, qui comprend vraiment ces assertions ? –, je dis que ces statues immobilisent l'évolution d'animaux en hommes et que ce processus d'hominisation passe par le religieux.

Le fétichisme vénère-t-il des chimères ? Pour ne rien comprendre à cette question et ne pas savoir lui donner de réponse, je préfère avancer que telle religion permet peut-être l'évolution, ainsi représentée, de la brute à l'humain. Ces statues, en effet, ne gardent ni ne couronnent un édifice politique, judiciaire ni théâtral, mais une construction où le sacré donne le sens des actes et des conduites. Qui entre à Lascaux ressent aussitôt le bouleversement qu'induit le temple, respectable, d'une religion inconnue ; certains paléontologues l'appellent chapelle Sixtine de la préhistoire. La métamorphose ici représentée entraîne-t-elle vers la piété ? Au contraire, celle-là devient-elle un moyen, le moteur, la condition de la métamorphose ?

Alors, oui, le serpent se couvre de plumes avant que ce volatile, vertébré, s'hominise et le taureau devient aigle pour que ce quadrupède, mammifère, s'humanise. Et ces deux transformations n'ont lieu que là, sur, devant ou dans un temple. Elles ne vont pas vers le sacré, mais le sacré les rend possibles. Sans le religieux, le passage évolutif de l'animal à l'homme n'eût pu avoir lieu. Nous le savons au moins depuis Cro-Magnon. En tout cas, voici l'effigie, réelle et concrète, immobile et statufiée, du processus d'hominisation. Ces bêtes évoluent vers leur tête.

À l'Ouest comme à l'Est, indépendamment, pyramides, temples, escaliers d'accès, statues et tabernacles... montent vers la verticale en vue de commémorer le plus grand événement qui eut jamais lieu et temps, pour nous, sur cette planète. Comment un taureau, serpent, volatile ou aigle... un oiseau, un cerf... évoluent-ils lentement vers la sagesse ?

Non, l'énigme de la Sphinge n'a pas encore livré son secret. Nous n'en connaissons que la moitié. Le récit dit, en effet, qu'Œdipe répondit : l'homme, à la question triple du monstre lui demandant quelle bête a successivement quatre, deux et trois pieds. Le même récit ajoute qu'après cette solution, la Sphinge se donna la mort et qu'Œdipe s'en alla vers son destin. Nous répétons sottement le mot homme et croyons, comme lui, détenir la solution. Mais pourquoi la chimère se suiciderait-elle ?

Le chiffre définitif de l'énigme réside dans le récit même qui, de la bête questionneuse, humaine à demi mais proche de son agonie, va vers ce survivant, partant d'un nouveau pied, détaché de sa moitié de bête, unique, enfin décollé. Comment nommer ce mouvement de la mort animale vers le départ exclusivement humain, sinon une libération, sinon l'humanisation ? Le fétiche double vient d'accoucher de l'humain. Après cette naissance, il expire et disparaît.

Des représentations statuariques muettes s'extraient la parole, oui, ce récit, dit, de la rencontre entre Œdipe et la Sphinge, qui simule, symbolise, raconte, résume, affiche, commémore, encourage le passage entre le bipède et la bête Sphinge à quatre pieds, son

ancêtre darwinienne. L'homme en sort, en naît, s'en délivre. Et voici un autre côté du secret : le religieux baigne ce récit, mythique ; au moins un si archaïque sacré que la mort ne peut le quitter.

De même que, chez La Fontaine, *Le Loup et le Chien* raconte le processus de domestication – comment, de prédateur à parasite, *Canis lupus* devint-il *Canis latrans* ? –, de même les fétiches doubles mi-bêtes mi-hommes racontent celui de l'hominisation. Là, bête et homme restaient collés ; ici, deux animaux bifurquants se détachent et courent à part, comme Œdipe se libère de la Sphinge. Profane et parleuse, la fable suit le mythe muet, statuaire et religieux. La domestication date d'une époque plus récente que l'hominisation. Loin de croire sur parole les animaux diserts des *Fables* ou de regarder les images et statues fétiches, je les vois tous évoluer en fondu enchaîné. Il s'agit moins de dieux que du processus qu'une extase rend possible.

Ces chimères montrent la sortie progressive et dure de l'état de bête. Nous ne pûmes nous en extraire qu'à des conditions coûteuses. Émergeant lentement, l'humain lui reste collé. Hélas, nous ressemblons encore à la Sphinge, au serpent à plumes, au taureau-*kéroub*, aux animaux parlants de la fable, à ces vivants à cornes ou à bec d'oiseau peints à l'âge des cavernes... plutôt qu'au héros thébain. Les dieux fétiches composites du président de Brosses, les monstres croisés de l'Égypte ancienne, toutes ces chimères d'Assyrie ou du Mexique, les apparitions bouleversantes de Lascaux... célèbrent

donc, souvent avant l'écriture, dans une atmosphère de sacré, l'opération de désentrave par laquelle nous quittâmes et laissons continûment les espèces. Ils montrent, en effigie, l'origine de la désespèce. Comment pûmes et pouvons-nous encore détacher ces liens ou dissoudre ce collage ? À l'aide du religieux ? Y retombons-nous sans lui ? Comment briser nos chaînes d'os, de cartilages, de réflexes, de programmation, d'automaticité génétique ? Le religieux nous déprogramma-t-il ? Sa flamme fit-elle de nous des incandescents ?

Lente et graduelle, la rupture avec le monde animal et, plus généralement, naturel, suivie de l'entrée dans les possibles culturels, concerne, en effet, le programme. Le lien d'un vivant avec les choses du monde dépend de sa spécialisation, de sa différenciation. Nous devînmes culturels dès lors que nous allégeâmes cette détermination. Nous nous déliâmes, nous nous déprogrammâmes. L'automate génétique glisse vers l'apprentissage. Ce processus commence dès le monde animal, d'où le long collage. En voie d'hominisation encore, en voie même d'autoévolution, nous ne cessons toujours de nous déspecialiser, de nous dédifférencier, de nous blanchir, incandescents. Telle espèce élit quelque détail dans l'environnement et y acquiert des fonctions parfaitement adaptées qui, comme en retour, lui permettent d'élire mieux encore ce détail. Rompre ce lien vissé laisse cette circonstance pour l'ensemble. La plante ou la bête choisissent parmi les choses du monde. Universalisant, l'homme s'ente au monde.

Nous ne cessons de blanchir ; pas encore incandescents, toujours un peu sales, isabelle même, nous n'arrêtons pas cette lessive progressive, chaotiquement

scandée de rechutes dans la fosse à purin ; taureaux, nous tentons de nous détacher de l'herbe et de la fureur rouge, serpents de nos venins, aigles de nos agneaux et les trois de toisons, écailles, plumes, cornes, becs. Détachés des bêtes, nous vivons encore avec elles et hors d'elles ; elles nous hantent, alors que nous tentons d'habiter ailleurs. Notre peau se déshabille de ses poils, notre bouche ôte le bâillon de ses crocs, notre main se dégage de ses griffes, nous continuons à jeter notre gourme, pour nous dépouiller vivants, comme les victimes de Xipe Totec.

Voyez, au passage, comment, de nouveau, dès cette même origine, les objets techniques appareillent du corps, partie après partie. Le vêtement, ici : l'horrible sacrifice aztèque scalpe la victime humaine et le prêtre revêt ce loup, masque ou casque ; il l'écorche et se recouvre de sa peau comme robe. Passant au sacrifice animal, Hercule taille, de même, le cuir du lion de Némée ; habillé d'une peau qui fait peur, il passe pour fort et terrible, fétiche ou statue léonine, à l'aveuglement des imbéciles, car nous le savons nu dessous, comme tous. Ce dépouillement vers l'incandescence produit l'hominisation, en même temps que des techniques, ici vestimentaires, théâtrales ou de mascarade. L'humain n'en finit pas de se dénuder. Les techniques s'ensuivent de ce même appareillage. Le corps entier lui-même peut sortir du corps propre en entier, sous la forme de statues. Comment ai-je pu ne pas voir, jadis, ce processus artistique de sortie ? Nous sortons des fétiches, les fétiches sortent de nous.

Nous ne nous mêmes pas debout d'un coup, nous ne parlâmes point du jour au lendemain,

nous ne fabriquâmes pas des outils à la minute, nous attendîmes même des millions d'années pour accéder aux peintures pariétales, à la géométrie, à une connaissance de la vie, nous vivons encore loin de la sagesse, qui de nous connaît l'amour ? Mais nous nous mêmes, mais nous nous mettons au monde ou le monde vint et vient à nous dans sa globalité : moins le deuil de l'autre que la mort ; moins ces pierres que l'objet ; moins aujourd'hui que le temps et toi que l'autre ; moins ici que l'horizon... bref, la bouleversante totalité. Alors que l'espèce stationne dans sa différence, notre genre s'hominisa, en s'ouvrant, extatiquement, à l'universel, alors même qu'il explosait en sous-familles culturelles. Nous nous consacraâmes à tels arts, à ces outils ou à telle langue, en nous arrachant aux spécialités animales à partir de cette extase.

L'hominisation en a besoin en temps réel, tous les jours et en cet instant même. La libération de la bête humaine ne se poursuit pas sans elle. Elle a partie liée avec le religieux qui ne s'effacera qu'au matin prodigieux où nous deviendrons des hommes, enfin. Pas demain la veille. La religion de ma culture nomme cet instant terminal : résurrection de la chair. Alors, sous la trémulation des cymbales et l'éclat des trompes, nous deviendrons hommes, entrant dans nos corps glorieux, délivrés du grouillement apocalyptique des bêtes.